

# MODES

## NOUVEAUTÉS. DESCRIPTION DES TOILETTES

Tout concourt en ce moment à entretenir la vie élégante à Paris dans un « statu quo » de plaisirs de premier ordre. Depuis le 1<sup>er</sup> mai, on y mène tout de front : les promenades à l'Exposition universelle, les courses à Longchamps, les visites au Salon de peinture du palais des Champs-Élysées, les réceptions chez soi et chez les autres, etc., car il faut bien le dire, tout Parisien, ou à peu près, est doublé d'un étranger ou d'un provincial qu'il faut promener et distraire de son mieux.

Il en résulte une animation inaccoutumée dans notre bonne ville de Paris, et une activité que le monde commercial est tout heureux de constater. Et lorsque le soleil fait son devoir en se mettant de la partie, les femmes ne sont pas en retard pour faire le leur; elles se montrent en effet partout, et aussi jolies qu'on le puisse souhaiter. La mode actuelle, il faut bien le dire, les guide au mieux : jamais les toilettes n'ont été plus fraîches ni plus légères, les chapeaux plus fleuris, les ombrelles plus enrubannées, la chaussure plus coquette qu'aujourd'hui.

A propos d'ombrelles, nous avons à indiquer quelques nouveautés. Il est presque superflu de dire qu'on les fait grandes comme un en-cas. Cette année, la partie voyante forme la doublure, et sa note se trouve rappelée soit par une ganse sur les bords, soit par un bouquet de petits volants échiquetés qui entourent l'extrémité du bâton. Un coulant de soie ferme l'ombrelle en glissant de bas en haut. Quant au manche, il est, en ce moment, d'une élégance ou d'une originalité exceptionnelles : les uns sont en porcelaine de Sèvres, avec décoration variée; d'autres sont en émaux cloisonnés; il y a ensuite des sujets ciselés ou sculptés, et dans le nombre nous avons noté une tête de coq à crête et bajoues rouges, avec l'œil brillant formé d'une perle. Est-il besoin d'ajouter que les femmes ne sont pas les seules à arborer cet emblème gaulois? Messieurs les élégants s'en sont naturellement emparés pour leurs cannes.

Les étoffes d'été sont enfin sorties... Elles offrent, cette année, un ensemble vraiment admirable et qui fait le plus grand hon-

neur à l'industrie. Nous avons sous les yeux un choix d'échantillons typiques qu'on chercherait en vain dans les maisons de nouveautés; tâchons d'en donner une idée à nos lectrices. Voici, par exemple, une bourrette saumon clair, marbrée de soie rouge cardinal, avec chinés d'un bleu très-pâle, d'aspect étonnant. Ici c'est une gaze à chaîne de soie floche vert-de-gris, coupée par des rayures pleines, en soie azurée; un gros cordon de laine

blanche lui donne un soutien agréable, et le tout offre une harmonie de tons des plus séduisantes. Notre troisième échantillon présente un fond de foulard blanc, avec semis de boutelles jardinière, c'est-à-dire de plusieurs couleurs. Un autre genre consiste en une étoffe à raies pleines, gris perle, et raies de soie floche (non recouverte par la trame); ces raies sont coupées de cordons vert absinthe et de lignes inégales en soie mandarine et bleu marine. Enfin, nous signalerons encore, dans le même genre, un échantillon à chaîne de soie blanche, coupée de petites raies bouton d'or et bleu, qui encadrent une sorte de bande marabout en soie floche de plusieurs tons (vert mousse, absinthe, crème et bleu pâle).

Pour accompagner ces jolies étoffes, il n'est rien de tel qu'une frange moitié crochet, moitié filet, avec glands et muguet, le tout assorti aux nuances de la robe; ou bien la gracieuse dentelle Pompadour en fil et soie : celle-ci de plusieurs teintes s'harmonisant avec le tissu.



P. N° 419. — TOILETTE DE CAMPAGNE POUR JEUNE FILLE.

Modèle de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).

Le ruban étroit continue d'être à l'ordre du jour de la toilette; qu'il soit en faillé et moire, en satin et faille, ou broché (genre Pompadour), c'est toujours lui qu'on préfère. On en fait des bouclettes qui se placent en frange autour d'un vêtement ou d'un chapeau, et dont on fait le « flot » pour costume et parure de lingerie. Il est même à noter qu'une *modiste* qui se respecte n'emploie aujourd'hui le ruban de largeur ordinaire qu'avec l'appoint du ruban étroit.

La mode se divise en deux camps sur la question du chapeau : l'un ne veut que des modèles sobrement garnis, c'est-à-dire noué



alsacien en ruban avec boucle d'or sur le devant, et piquet de fleurs mignonnes sur la capote ou sur le bavolet; l'autre, au contraire, exige une grande richesse d'ornementation, se traduisant par de volumineux piquets de fleurs qui envahissent presque toute la coiffure, ou bien ce sont des demi-guirlandes, avec couronne de bouclettes de ruban. N'oublions pas le chapeau *Cérès* ou couronne *Félix* et la capote de fleurs, dont le succès n'est pas épuisé et qui appartiennent à tous les partis!

Voici quelques jolis modèles de genres très-différents et qui répondent à tous les goûts :

Chapeau rond en paille manille. La passe, doublée de satin caroubier, est plissée devant et derrière; elle est bordée en dessus d'un ruban rouge, que recouvre presque en entier un entre-deux de dentelle noir et or. Plume et nœud de satin caroubier sur le devant.

Capote de paille carmélite. La passe, baissée à la Marie Stuart, est recouverte de velours de même nuance, avec bordure de perles vieil or. Nœud alsacien en ruban carmélite et ruban de satin vieil or, sur lequel vient se rabattre une plume de couleur assortie à pointe dorée. Les brides, formées de deux rubans pareils, partent d'un nœud placé sur le bavolet.

Chapeau paillason. Passe large, sans profondeur et touchant aux cheveux. Trois bouillonnés de faille réséda, de différentes teintes, ornent la passe, en s'appuyant contre la calotte. Piquet de réséda fleuri sur le côté, ainsi que dans le bas derrière. Les brides, formées d'un ruban ombré des trois tons réunis, partent du milieu de la calotte, où elles sont retenues par un choc de même ruban.

Chapeau *Cérès*, composé d'un buisson de feuillage et de grains variés, fermé derrière par une jolie branche de cerises.

Nous retrouvons la dentelle Pompadour chez toutes les LINGÈRES, ainsi que la gaze brodée; ce sont de précieux éléments qu'elles utilisent avec un raffinement de goût dont on ne peut que les féliciter. Pouffs, coiffes et parures variées, tel en est l'emploi. Supposons un de ces pouffs en tulle noir vaporeux; il sera garni d'un piquet de fleurs de pommier avec feuillage de plusieurs tons, le tout entremêlé de dentelle Pompadour coquillée, en fil écri et soie rose et verte de tons dégradés. Nous mentionnerons encore un petit bonnet de gaze bleu pâle brodée de fleurettes mignonnes, de couleur absinthe, olive et pensée sombre. Petit bouquet de pensées avec réséda et feuilles de mimosa sur le côté, et ruches festonnées tout autour.

La calotte grecque, dont nous avons naguère signalé l'apparition, paraît s'acclimater dans nos modes parisiennes, malgré ses allures excentriques. Mais elle est si petite que son beau tissu broché et lamé or disparaît, pour ainsi dire, sous un flot de bouclettes de satin rouge qui en orne le devant. Reste donc la frange de sequins d'or, qui tourne tout autour et qui est si seyante lorsqu'elle scintille sur de beaux cheveux noirs.

Rien n'est plus propice pour la saison des chaleurs que le large col à la Colin, en linon blanc, dont les revers dégagent agréablement le cou; de petits plissés en suivent les bords, tantôt blancs comme le col, tantôt en linon bleu, rose ou rouge. Un rabat de linon plissé, à bordure assortie, ferme le col; il est lui-même fixé par le fameux serpent... porte-bouquet, devenu l'indispensable complément d'une toilette un peu soignée.

Ne pas oublier non plus qu'on doit choisir son mouchoir de poche en raison de sa parure. Rien n'est plus aisé, vu la grande variété de dispositions que nous offrent les magasins spéciaux. Nous y avons remarqué des types de mouchoirs qui répondent parfaitement au modèle de col cité plus haut: ils ont un large ourlet piqué à jour, en linon de couleur rouge, bleue, etc., avec chiffre enlacé, également assorti. Rien n'est plus correct qu'une

harmonie de couleur aussi bien comprise dans les menus détails de la toilette, lesquels passent si facilement inaperçus pour le vulgaire.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 419.

TOILETTE DE CAMPAGNE POUR JEUNE FILLE. — Costume de linon bleu et mousseline blanche. — Jupou de mousseline blanche à courte traîne, avec tablier de linon, terminé par un haut plissé. Trois volants de mousseline garnissent le bas de la traîne; ils sont surmontés de trois autres volants qui entourent la jupe et coupent le tablier. Le reste est tout coulissé, et deux volants pareils aux précédents entourent de nouveau tout le jupon. — Double corsage de linon et mousseline. Le corsage de mousseline, qui forme le dessous est bouillonné avec coulisses devant; la partie supérieure est garnie d'un pierrot de doubles plissés, fermé par un nœud de ruban bleu. Les manches, également bouillonnées, se terminent par des volants avec nœuds de ruban. Le corsage de dessus, en linon, est complètement ouvert devant et sans manches; il est ajusté à la taille par une ceinture de ruban avec nœud devant. — Chapeau rond en paille bleue et blanche, garni d'une écharpe de gaze blanche et d'un piquet de cerises. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

G. N° 891.

TOILETTE DE RÉCEPTION ET TOILETTE DE VISITE. — 1. Robe princesse en faille vert bronze, recouverte de grenadine de même teinte. Une grosse ruche de dentelle noire coquillée entoure l'ouverture du corsage, disposée en châte, et descend de côté par une ligne droite jusqu'en bas. Un plissé de faille noire borde le bas de la robe de faille; un volant de dentelle noire est posé sur la grenadine et tombe sur le plissé. Toute la traîne de grenadine est bouillonnée légèrement sur la robe; elle est soutenue, du côté gauche, par des ruches de dentelle et des nœuds de faille bronze; ces derniers sont placés au bas du dos et sur le côté de la hanche, ainsi qu'au bas de la jupe, où ils terminent le volant. Bouillonnés de grenadine et volant de dentelle au bas de la manche, avec nœud de ruban. — Lingerie plissée. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

2. Costume de faille puce et casimir mastic. — Jupou de faille, entouré d'un volant plissé. Polonoise de casimir, fermée devant par de doubles nœuds de cordelières en soie. Même garniture aux manches et à la poche, placée sur le côté. La polonoise est drapée derrière; les plis en sont retenus par une cordelière. — Mantille-visite de même étoffe. Couture cintrée au milieu du dos, avec coutures d'épaule et d'entournure, la manche étant prise dans le dos comme pour les dolmans. Les devants tombent droit et carrément; ils se ferment au moyen de nœuds de cordelière pareils à ceux de la polonoise. Une fourragère à glands part du milieu du dos pour se fixer à l'épaule gauche; franges copeaux laminés sur tous les bords du vêtement. — Capote de paille, bordée et garnie de ruban puce, les brides comprises. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

G. N° 902.

TOILETTE *Trocadrine*. — 1 et 2. Costume de cachemire bleu marine et tissu écossais bleu et vert, vu sous deux aspects. — Le jupon descend au niveau de la cheville; il est terminé par un grand plissé qui en complète la hauteur. Ce volant est coupé de trois bandes d'écossais. — Tunique *lavandière*, composée d'un tablier dont le bord inférieur est relevé jusqu'au milieu, où il reste maintenu; il est bordé d'une bande d'écossais. Par derrière, la tunique est toute plissée, puis pousée vers le milieu, à l'endroit où les draperies du tablier viennent se perdre. Les côtés de la tunique sont ornés de revers écossais qui se trouvent réunis au milieu du vêtement par un nœud de ruban. — Corsage-habit orné d'un large col rabattu en tissu écossais et fermé par des pattes entre-croisées, faites à même le corsage. Le bas de l'habit forme deux petits pans, que réunit un nœud pareil à celui du jupon. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de faille bleue, à fond mou et passe plate. Une couronne de boutons d'or à cœur noir recouvre la passe; nœud de ruban au sommet, ainsi que sur le bavolet. Brides en pareil. — Prix du patron épinglé: 4 francs.



**Description de la gravure coloriée n° 1517 E.**

**TOILETTES D'ENFANTS.** — 1. Costume de cachemire gris, pour petite fille de huit à dix ans. — Le dos et le milieu du devant sont plissés, et chaque pli est maintenu par une piqûre qui s'arrête aux deux tiers de la hauteur, ce qui laisse le bas flottant. Deux volants plissés, ajoutés au-dessous du dos, en complètent la hauteur; le tout est bordé de ruban rose. Le devant, également orné d'une bande de faille rose, se termine par un volant plissé. Parement rose aux manches et large col marin entouré de ruban semblable. — Lingerie festonnée. — Chapeau de paille blanche ondulée, garni au sommet d'un bouquet de boutons de roses, et, dans le bas, d'un nœud de ruban de teinte assortie. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2 et 4. Costume de cachemire et faille blanche (vu sous deux aspects), pour petit garçon de quatre à cinq ans. — Vêtement de forme anglaise, avec trois coutures dans le dos. Le milieu du dos est garni, dans le bas, de lisérés de soie disposés en écailles entrelacées et ornées de boutons. Le devant simule, au milieu, un gilet fermé par des boutons de soie. Des bandes de faille encadrent le gilet et bordent les côtés inférieurs du vêtement, qui complètent deux volants plissés. Le premier de ces volants s'arrête aux garnitures du dos. Le bas des manches est relevé par un parement bordé de faille, ouvert en biais et rayé de boutons. Col rabattu, entouré de faille, et nœud de cravate en ruban rouge. — Chapeau de paille, à passe relevée des côtés, garni d'un ruban rouge et de plumes de coq. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume de batiste écrue, pour petite fille de huit à dix ans. — Vêtement de forme princesse, fermé au milieu devant par une ligne de boutons rouges. Le bas est entouré de volants plissés, séparés par un volant brodé de laine rouge. Poches sur les côtés, garnies de même. Un volant brodé encadre les devants et forme bretelle sur l'épaule; il tourne ensuite pour former une sorte de col. Les manches sont garnies comme le bas de la robe. — Chapeau de paille orné de ruban écarlate, à envers de satin rouge, disposé en turban et en coques tombantes. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

5. Costume de marin breton, en cachemire (ou toile) de deux tons de bleu, pour petit garçon de cinq ans. — Pantalon court, garni sur les côtés de boutons gros bleu. — Blouse à devant bleu marine, avec doubles côtés en cachemire bleu pâle. Une sorte de cœur garni de boutons tient, dans le haut, à ces côtés et tombe juste au milieu du plastron bleu foncé. Le bas des côtés, qui se termine en pointe, est relevé et fixé sur lui-même par des boutons. Une écharpe de même couleur est drapée à la taille, de l'une des pointes à l'autre. Le dos, demi-ajusté, tombe tout droit; il est terminé par un volant plissé. Parement de cachemire bleu pâle, posé en biais sur les manches et garni de boutons. — Col marin en toile blanche. — Bêret de laine bleue, entouré d'une bande bleu pâle, avec houpette au sommet. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

**Description de la planche de chapeaux N. n° 2.**

Substituée à la gravure n° 1517 E pour celles de nos abonnés qui en ont fait la demande.

1. CHAPEAU DE JEUNE FILLE. — Forme ronde en paille grise; le bord de la passe et la calotte entourés de velours vert mousse. Un bandeau de grèbe, de ton grisâtre, tourne autour de la calotte; il est fixé au milieu, devant, par une coque de velours vert et une boucle d'argent.

2. CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE. — La passe est doublée de soie jaune. Un piquet de roses avec feuillage, fixé en avant de la calotte, retient des coques de ruban jaune. Les brides, en ruban pareil, sortent d'un nœud placé sur la calotte, un peu au-dessous du groupe précédent.

**Description de la figurine coloriée L. n° 169.**

Annexe spéciale des éditions n° 3 et 4.

**TOILETTE DE COURSES.** — Costume de cachemire de l'Inde caroubier. — Jupons à traîne, entourés de volants plissés que surmontent des bandes de velours noir. — Polonoise de forme entièrement princesse, entourée de plissés et de bandes de velours sur lesquelles est appliquée une riche broderie de fleurs de nacre, avec pendeloques sur le bord. Le tablier, détaché

sur les côtés, cache ses draperies sous un pouff formé par les draperies du dos. Bande de velours couverte de fleurs de nacre, sur le milieu du devant, cachant l'ouverture. La manche est terminée par un volant plissé, sur lequel se rabat une moitié de parement; deux bandes de velours, avec motifs de nacre, forment des barrettes sur l'autre partie du plissé, et relient les bords du parement. — Lingerie élégante. — Chapeau de paille à passe relevée; large ruban pékin, à rayures crème et caroubier, autour de la calotte. Plumes des deux teintes sur le devant du chapeau; barbes de gaze crème coquillées derrière, puis nouées devant. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Nous avons eu raison de dire que l'Exposition universelle exercerait, et de plus d'une façon, sur les toilettes féminines, une influence sérieuse : c'est à elle qu'est dû le retour au costume court pour les excursions et promenades, et c'est elle aussi qui a inspiré à M<sup>me</sup> Morison la création de la *Trocadérine*, l'une des plus charmantes toilettes de cette saison, que l'une des gravures du présent numéro représente sous deux aspects. (Nos abonnés des éditions n° 2, 3 et 4 en ont reçu le patron dans le précédent numéro.)

Nos lectrices ont eu souvent l'occasion d'apprécier le mérite des modèles de M<sup>me</sup> Morison, cette couturière émérite, au talent à la fois si original et si distingué, et qui veut bien nous donner la primeur de ses créations. Cette fois encore, M<sup>me</sup> Morison s'est montrée digne d'elle-même, et nous ne craignons pas de nous tromper en prédisant un grand succès au costume la *Trocadérine*.

Ajoutons, à titre de renseignement, que M<sup>me</sup> Morison établit ce costume en cachemire et tissu écossais (voir la description de la gravure G. n° 902), au prix de 150 francs, ou en toile batiste écrue avec broderies remplaçant l'écossais au prix de 125 francs.

M. M.

**CORRESPONDANCE**

— M<sup>me</sup> P. S..., à OULLINS.

Une dentelle de 25 centimètres de hauteur est trop grande pour les mantilles que l'on porte aujourd'hui; mais si vous la plissez, en maintenant les plis vers le milieu, vous la diminuerez d'autant et vous arriverez à une juste mesure. La partie plissée couvrira le bord du vêtement de façon que l'autre moitié forme volant libre. Le mantelet-visite n'est pas trop sérieux pour une jeune fille, si vous ne faites pas les pans trop longs et non carrés.

— M<sup>lles</sup> BERTHE ET LUCIE G..., à S...

Certainement il faut deux toilettes pareilles. Des sœurs ne devraient jamais s'habiller autrement. — Pour le costume court en question, nous vous conseillons un jupon entouré de tout petits volants froncés, avec écharpe drapée en lavandière dessus et serrée derrière par un nœud. Puis un corsage à basque froncé à la vierge, aux épaules et à la taille, avec ceinture ronde.

— M<sup>me</sup> SAINT-B..., à TARRES.

Les patrons sont toujours coupés de grandeur naturelle; mais avant de s'en servir, il est bon de les ajuster sur la personne, afin de les mettre à la mesure.

— M<sup>me</sup> E. DE F..., à PAU.

On peut très-bien utiliser le voile de la mariée pour le soir, puisqu'il y a bal; on en formera sur la jupe de légers drapés, retenus par des boutons d'oranger. Mais il faut absolument un corsage décolleté, qu'on garnira de ruches de tulle répondant à la jupe.

— M<sup>lle</sup> NOËMI L..., à BLOIS.

La demoiselle de 40 ans qui se marie se mettra en blanc, si la chose lui plaît, à condition toutefois qu'elle ait une tournure jeune. Dans le cas contraire, nous conseillons une toilette très-élégante en soie gris perlé avec dentelle blanche; un chapeau *Cérés* en feuilles et fleurs d'oranger, garni de barbes de dentelle. Le bouquet traditionnel au corsage, nécessairement.

— M<sup>me</sup> S..., à SAINT-BRIEUC.

Il est impossible de donner le modèle de toutes les confections qui se créent; nous choisissons les plus jolis modèles et ne sortons pas de la dernière nouveauté.



## L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

## I

Une halte à l'Exposition est devenue le passe-temps à la mode des après-midi. Faisons donc de ce côté, au profit de nos lectrices, une promenade de chroniqueur, et prenons, pour y arriver, le moyen que l'expérience nous indique comme le meilleur : celui qui consiste à descendre le courant de la Seine sur un bateau-mouche ou une hirondelle.

Pour bien comprendre le monument du Trocadéro, il faut, en effet, le voir de la Seine, de ce creux profond comme une vallée qui s'étend entre le pont de la Concorde et celui d'Iéna, — la vallée fluviale du Cours-la-Reine. Lentement le palais se dessine; doucement ses ailes s'entr'ouvrent, déployant leur envergure. A chaque tour d'hélice, un détail nouveau apparaît, les clochetons s'éclairent, les galeries se découpent, le pavillon central prend tout son relief et s'avance avec une légèreté audacieuse. On dirait un décor qui sort de terre. On le voit naître et grandir comme au coup de sifflet du machiniste.

Seulement, ici la scène est immense : elle comprend le panorama incomparable de Passy et toute l'ancienne côte de Chaillot; elle a pour troisième dessous le sol du Trocadéro, les galeries souterraines qu'il a fallu remuer et étayer à plus de vingt mètres de profondeur. L'Opéra de M. Garnier, carrément assis dans sa cuvette de béton, n'a pas une crypte aussi curieuse. Il n'a pas non plus, hélas! cette magnifique perspective, ce cadre large et libre faisant valoir toutes ses proportions; il ne baigne pas dans le grand air, comme le palais du Trocadéro. Et c'est la première pensée qui vient en admirant ce splendide palais des Beaux-Arts, dont on a justement comparé la situation à celle de l'Acropole d'Athènes. On songe à la somptueuse bâtisse du boulevard de la Madeleine, si brillante, si coûteuse, mais dont l'ensemble n'est visible que du haut de la Butte-Montmartre.

Heureusement le spectacle est assez beau pour distraire de ce fâcheux ressouvenir. Vu dans le grand soleil, sur un fond d'azur, et dont aucune autre ligne ne trouble la pureté, le monument du Trocadéro est d'une grandeur saisissante, sans lourdeur cependant, sans impression pesante. Nous ne saurions mieux le définir qu'en le traitant de masse légère. Le pavillon central est carrément planté au sommet de la place, mais deux hauts clochetons, faisant une pointe audacieuse, suffisent à l'alléger. L'ensemble pose à la surface de la colline, comme prêt à s'envoler.

Ce côté de l'Exposition de 1878 forme un amphithéâtre sans pareil. La largeur en est prodigieuse, — cinq cents mètres; — la hauteur des clochetons qui flanquent le pavillon central est de cent quatre mètres au-dessus du quai, et de quatre-vingts mètres au-dessus du sol de la place, c'est-à-dire quatorze mètres de plus que la hauteur des tours Notre-Dame. Ces dimensions exceptionnelles s'apprécient d'autant mieux qu'on est en contre-bas. Voilà

pourquoi nous recommandons la vallée de la Seine, assez semblable, comme situation, à un orchestre de théâtre. C'est le véritable point de mire, nous voulons dire celui qui donne le mirage le plus complet.

Montons cependant et traversons le pied du Trocadéro, peut-être trop encombré. Je n'aime, à parler franchement, ni l'espèce de tunnel découvert qui remplace l'ancien quai, ni les magasins couverts en tuiles rouges, comme l'Entrepôt des vins, qui le bordent si désagréablement d'un côté, ni les bâtiments exotiques qui surplombent l'autre mur : maison égyptienne, maison persane, etc., coupent la vue d'une façon regrettable et donnent une impression de fouillis. Mais, dès qu'on arrive à demi-bauteur, on retrouve la vue d'ensemble qu'on avait de la Seine même, avec quelques modifications d'optique. Le monument curviligne s'envole moins; il a perdu en légèreté, mais il a gagné en grandeur. La rotonde apparaît avec son ampleur majestueuse, les galeries fuient à droite et à gauche, l'architecture se dessine. Elle est, à vrai dire, d'un style composite, — néo-grec, néo-renaissance, néo-oriental, — mais la situation et la destination

particulières du palais autorisaient ce mélange hardi. En matière semblable, le succès est d'ailleurs la meilleure des excuses, et l'on peut dire qu'ici les architectes se sont brillamment excusés.

La salle de la rotonde a cinquante mètres de parcours et une coupole de même dimension. Ces chiffres ne disent rien à première lecture, mais une simple comparaison en montrera l'importance : la coupole de Saint-Pierre de Rome n'a que quarante-deux mètres. Neuf baies en plein cintre y répandent la

lumière à flots; le tout est surmonté d'une lanterne à jours, dont le sommet porte une statue de *Mercié*, l'heureux auteur du *Gloria victis*.

La salle est immense (elle doit contenir six mille personnes), mais l'harmonie des proportions la fait paraître relativement petite. Quant aux galeries, elles sont d'une grande audace et d'une rare légèreté.

Les portiques sont très-élégamment décorés. Mosaiques, marbres clairs, souvenirs de Venise et de l'Alhambra, réminiscences combinées d'une façon agréable. Ils serviront de promenoirs. Les fumeurs pourront s'y livrer à leur exercice favori, comme sur le balcon du Grand-Opéra; les autres admireront à loisir le panorama merveilleux qui va de Châtillon à Saint-Cloud, ce Point-du-Jour qui est le côté faible de la défense de Paris, mais le plus admirable paysage de la banlieue parisienne... Un tableau tout fait et d'une magnificence qui change d'heure en heure : doux et voilé le matin comme un Corot, ardent et vibrant de lumière dans le milieu du jour comme un Ziem, net de contours et solide de pâte dans l'après-midi comme un Rousseau, profond et fuyant au crépuscule comme un Henner! Décor incomparable sur lequel le palais du Trocadéro semble un balcon toujours ouvert. Balcon d'un demi-kilomètre!

B. S.



LE PALAIS DU TROCADERO.



assez sou-  
est le ré-  
le le ming-  
rden, pe-  
t, ni l'opie  
les magins  
vin, qui le  
ats exaltés  
maux pe-  
e et dom-  
ent-bru-  
Sire mé-  
nt curli-  
gné en gra-  
pitioues, les  
re se des-  
co-gré, sé-  
la destina-  
ers du pal-  
ent ce mé-  
di. En nat-  
e, le suc-  
ers la mé-  
s excus, et  
t dire qu'i-  
etes se sont  
nt excusés.  
e de la ri-  
quante mé-  
vours et me-  
e même di-  
Ces chiffres  
t rien à pro-  
ctore, sans  
comparai-  
on en  
l'importance:  
pote de Saint-  
de Rome n'a  
que dix-huit  
mètres.  
baies en plus  
y répondent la  
orme à jour, dont  
x auteur du Giv-  
ville presen-  
autre rélati-  
grande suite  
a. Mosiques, ma-  
dra, réminis-  
de prozons. La  
sori, comme on le  
nt à lair le pas-  
-Choul, ce Piss-  
Paris, mais le plus  
... Ce tableau fut  
are en l'air : dou-  
t vibrant de l'air  
de couleurs et mille  
en, profond et loyal  
incomparable sur le  
cas toujours avec.



LN 169

Imp. H. Lefevre Paris

Ad. Goubaud & fils Editeurs.



de plus en plus brillant  
à chaque pas vous re  
l'Europe. N  
le Galles, le prince et ta  
le duc d'Aoste, le  
princières contin  
sont débarqués  
le plus strict incognito.

également incognito, sous  
précédents, le p  
du roi des  
la fière est complète, les  
On signale, en effet,  
à millions, be  
portant les plus beaux  
de Karb-Red. Il est accomp  
militaire qui aurait, dit-on  
depuis que deux corps d  
à destination de Malte  
de quelque procha  
de combats contre

en soupe, on reçoit pa  
de ces dernières  
de rouvrir ses portes  
les augustes voyages  
à rendre visite. On a enlev  
à l'entrée a repris la pou  
on vient nous voir sans r  
il faut que les éta  
la même lune, la même cour  
en dis  
de changé en France,

est bon, venant du Sport

de Lillers a donné son d  
le superbe hôtel qu'elle a r  
A ses côtés, ses ne  
et M<sup>me</sup> de Précourt, l  
un signe du temps: voi  
à passer l'eau. On est  
et l'on poussera plus loin e  
de la rive gauche

ensoleillés du quartie  
on aperçoit le group  
quelques femmes de  
et se serrent autour  
de la maréchale. Parmi les pl  
la comtesse de la  
de Montebelle

que les roses de toutes nu  
soir, jupe de tulle ble  
la marquise d'Hervey d  
la duchesse Decaze  
en bergère Watteau.

surant, petite réunion  
aux expériences du ph  
Cependant, on es  
la sonorité et même  
de la voix humain  
pourra rendre cet in



## CHRONIQUE MONDAINE

Paris devient de plus en plus brillant : c'est le *Sport* lui-même qui le constate. A chaque pas vous rencontrez quelque héritier présomptif d'un trône de l'Europe. Nous avons déjà le prince et la princesse de Galles, le prince et la princesse de Danemark, le prince des Pays-Bas, le duc d'Aoste, le prince d'Orange, etc., et voici que les arrivées princières continuent. Les archiducs Charles-Louis et Louis-Joseph sont débarqués la semaine dernière; ils voyagent dans le plus strict incognito. Le duc de Saxe-Cobourg-Gotha vient également incognito, sous le nom de baron d'Elda. Enfin, à joindre aux précédents, le prince et la princesse de Flandres, frère et belle-sœur du roi des Belges.

Pour que la féerie soit complète, les Indes aussi nous envoient leur contingent. On signale, en effet, à Marseille, la prochaine arrivée d'un nabab riche à millions, beau comme le jour, âgé de vingt-deux ans, et portant les plus beaux bijoux du monde. C'est le maharajah de Kuch-Bead. Il est accompagné de ses deux frères et d'une escorte militaire qui aurait, dit-on, été très-difficile à trouver. En effet, depuis que deux corps de troupes indigènes sont partis de Bombay à destination de Malte, tous les officiers indiens espèrent faire partie de quelque prochain envoi et ne veulent pas risquer leurs chances de combats contre la perspective d'une visite à l'Exposition.

Et l'on danse, on soupe, on reçoit partout. Le monde parisien, secouant la torpeur de ces dernières années, a compris que le moment était venu de rouvrir ses portes à deux battants pour recevoir dignement les augustes voyageurs qui daignent, comme autrefois, nous rendre visite. On a enlevé les housses des grandes voitures de gala, la livrée a repris la poudre et les habits à la française. Puisqu'on vient nous voir sans regarder si l'étiquette de la maison est changée, il faut que les étrangers retrouvent le même accueil, le même luxe, la même courtoisie qu'autrefois et qu'ils puissent s'en retourner chez eux en disant :

« Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'une Constitution de plus. »

Le conseil est bon, venant du *Sport* : espérons donc qu'il sera suivi !

La marquise de Lillers a donné son deuxième grand bal de la saison dans le superbe hôtel qu'elle a récemment fait construire avenue Montaigne. A ses côtés, ses deux nièces, la comtesse de Clermont-Tonnerre et M<sup>me</sup> de Précourt, l'aidaient à faire les honneurs. Ceci est un signe du temps : voici le faubourg Saint-Germain qui se décide à passer l'eau. On est déjà arrivé au quartier François I<sup>er</sup>, et l'on poussera plus loin encore pour changer les rues tristes et sombres de la rive gauche contre les arbres, la verdure et les horizons ensoleillés du quartier de l'Arc-de-Triomphe. Dans un petit salon on aperçoit le *groupe présidentiel* : c'est ainsi qu'on a désigné les quelques femmes du Faubourg qui sont de l'intimité de l'Élysée et se serrent autour de M<sup>me</sup> Lambrecht, dame d'honneur de la maréchale. Parmi les plus remarquées, citons la marquise de Gallifet, la comtesse de la Rochefoucauld, en robe de crêpe lilas; la comtesse de Montebello : toilette de faille blanche, relevée par des roses de toutes nuances; M<sup>me</sup> de Précourt : corsage de satin noir, jupe de tulle blanc avec frange de fleurs pourpres. Puis la marquise d'Hervey de Saint-Denis, toujours belle, en satin blanc; la duchesse Decazes, avec sa sœur, la comtesse de Gouy, en bergère Watteau.

Le dimanche suivant, petite réunion intime chez la duchesse Pozzo pour assister aux expériences du phonographe. L'instrument n'est pas encore parfait. Cependant, on espère arriver à donner au phonographe toute la sonorité et même toutes les inflexions voluptueuses et molles de la voix humaine. Voyez-vous d'ici les services étonnants que pourra rendre cet instrument dans l'avenir ?

La Patti, un beau soir, avant de se coucher, daignera chanter son grand air de *Bigoletto* dans le phonographe. Puis on enverra l'instrument bien emballé à Mostaganem, à New-York, à Pékin, et sous ces latitudes éloignées on pourra s'offrir exactement l'air roucoulé par cette artiste.

Le même jour, avait lieu le bal de la marquise de Saint-Cloud, dont tous les amateurs de bibelots connaissent les merveilles entassées dans les vitrines de l'appartement de la place du palais Bourbon.

Le mardi suivant, bal chez la princesse de Léon. Il n'y avait que quarante femmes. Le costume Louis XV était obligatoire. Le triomphe a été, croyons-nous, pour M<sup>me</sup> de Béhague. Son costume tout blanc, copié par M. de Béhague lui-même sur de vieilles gravures du temps, était une merveille d'exactitude et de bon goût.

Le costume Louis XV est bien plus seyant que le costume Louis XVI et ne comporte pas cet échafaudage de cheveux, dont la coiffure dite à la *Belle-Poule* a marqué l'apogée. On était arrivé à se mettre sur la tête des châteaux, des forteresses et des frégates toutes grées. La poudre, d'ailleurs, est le triomphe des brunes. Des sourcils bien noirs et même un petit duvet imperceptible au coin des lèvres ne nuisent pas.

Un bal également à sensation a été celui donné par la princesse de Sagan en l'honneur des princes étrangers en ce moment à Paris. L'entrée du prince et de la princesse de Galles a été saluée par le *God save the Queen* traditionnel.

Le bal a été ouvert par un quadrille d'honneur dansé par la princesse de Sagan avec le prince de Galles, la princesse de Galles avec M. Raymond Seillière, la princesse royale de Danemark avec le duc de Chartres, et la duchesse de Chartres avec le prince de Danemark. Nous ne raconterons pas par le menu les détails de cette fête splendide, et nous nous contenterons, au milieu de ce ruissellement d'élégance, de citer quelques toilettes :

La princesse de Galles : robe de damas rouge garnie de dentelles; au cou, un collier de perles grosses comme des noisettes, qui a fait sensation. La duchesse de Chartres : robe de soie rose garnie de cerise. La comtesse de La Rochefoucauld, avec une robe tilleul garnie de tulipes. La comtesse de Montebello, en robe blanche garnie de violettes. La toute jeune baronne de Vaufréland, ravissante avec une robe bleue garnie d'acacias jaunes. La princesse H. de Broglie, en rose et grenat. La marquise de Massa : une délicieuse robe vert d'eau; dans les cheveux, beaucoup de fleurs naturelles posées tout simplement de côté, et sans bijoux.

Signalons, au cotillon, une innovation charmante. Toutes les dames ont reçu des mains de M. Raymond Seillière un éventail avec un madrigal en vers. A ce sujet, on nous a rapporté un joli mot attribué au prince de Galles (on prête tant aux princes!) sur un de ces madrigaux.

— Les rimes ne sont pas riches, disait quelqu'un.

— Non, répondit le prince en riant, mais elles sont à leur aise.

D'autres fêtes s'annoncent encore à l'horizon; nous aurons occasion d'en parler.

Au milieu de cette vie brûlée, de ce tohu-bohu de réceptions, de bals et de soupers, les mariages passent un peu inaperçus, et, de fait, il est assez difficile d'être prêt et habillé pour une messe à midi. Signalons, néanmoins, le mariage de M. de Sèze, petit-fils du défenseur de Louis XVI, avec M<sup>me</sup> de la Gravière (ne pas confondre avec les filles de l'amiral, qui sont déjà mariées). La messe en musique qui aura lieu le jour du mariage a été composée par le futur même, et sera exécutée ce jour-là pour la première fois.



PLANCHE G. N° 902. — DESCRIPTION, PAGE 242.



TOILETTE TROCADÉRIINE (DESSIN DE M. E. PRÉVAL).

Modèle de M<sup>me</sup> Morison (rue d'Antin, 14). — Patron épinglé: 4 francs.





*Jules Daves*  
*A. Levy imp. r. des Marais 66.*

*1517*  
*Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, 3.

Costumes d'Enfants des Magasins de La Paix, r. du Quatre-Septembre.

Ettoffes et Nouveautés des Grands Magasins de la Ville de S<sup>t</sup> Denis, r. de F<sup>t</sup> S<sup>t</sup> Denis, N<sup>o</sup> 95.

Ceinture-Regente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs 12, r. Aubert.

Entered at Stationer's Hall.





TOILETTES D  
Milles d



PLANCHE G, N° 891. — DESCRIPTION, PAGE 242.



TOILETTES DE RÉCEPTION ET VISITE (DESSIN DE M. H. JANET).

Modèles de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19). — Patrons épinglés : 5 francs.



## LA FOLLE D'OSTENDE

(NOUVELLE.)

Depuis que les peuples sont souverains, ils ont des villas comme les rois avaient des châteaux. Ostende est, par exemple, la maison de campagne des Belges, comme Versailles était celle de Louis XIV, et les wagons conduisent les peuples de leur capitale à leur résidence d'été, encore plus vite que les carrosses à huit chevaux n'y menaient jadis les monarques absolus. Le voyage de Bruxelles à Ostende se fait avec une rapidité plus que princière. Le souverain flamand peut aller, en moins d'un jour, visiter ses ports et prendre ses bains de mer; et tout en traversant dans sa route Malines, la ville des dentelles et des archevêques, Anvers, la ville de Rubens, et Gand, célèbre par ses bourgeois, et Bruges, par ses comtes, il arrive, le soir du jour même de son départ, à Ostende, petite ville assez jolie et assez neuve, qui n'a ni beffroi, ni palais, ni cathédrale, ni musée, mais célèbre par ses femmes blondes et surtout par ses huîtres vertes.

Ostende est une ville de pêcheurie, plutôt qu'un port de commerce ou de guerre. Là vous ne voyez ni de longues frégates armées de leurs canons, ni de gros vaisseaux marchands enflés de cargaisons; mais le dimanche, vous pouvez compter dans le bassin deux ou trois cents petits bateaux qui pavoisent fièrement leurs charges de morue, comme s'ils portaient ou les trésors de l'Inde ou la vie d'un amiral.

Le sort des pêcheurs d'Ostende, comme celui de tous les matelots-pêcheurs, pour être sans gloire et sans profit, n'est pas sans dangers, et les habitués des tavernes de Londres, ou des restaurants de Paris, ou des estaminets de Bruxelles, les heureux de toutes les capitales, cette partie du peuple souverain qui profite de l'autre, les riches enfin, ne savent pas, quand ils se délectent avec la marée fraîche, ce que leur diner a coûté de travail, en échange de quelles victimes, souvent, le homard et le turbot abondent sur leurs tables; ils ne savent pas que l'Océan est un avare, qui ne donne rien pour rien, qu'il exige parfois de cruelles compensations pour ce qu'il cède, et que dans son terrible commerce avec la terre, il prend parfois les hommes pour les poissons.

Puisse l'histoire simple et touchante que nous allons conter d'après le cicérone du port d'Ostende, troubler après diner sinon notre digestion, du moins notre indifférence envers la classe pauvre, qui donne sa sueur et même son sang pour nos besoins et nos plaisirs.

Il y a quelques années, par une soirée d'hiver, à la fin de février, dans une des plus humbles maisons qui avoisinent le port d'Ostende, un homme et une femme, pour commencer comme les vieux contes, étaient assis tristement auprès d'une table qui aurait dû porter à cette heure un morceau de jambon et un pot de bière, car c'était l'heure du souper. La table était vide, la chambre était sans feu. Un enfant nouveau-né du récent mariage des deux époux grelottait dans son berceau, qu'un morceau de voile protégeait mal de la bise, qui s'engouffrait dans la fenêtre par un carreau cassé. L'homme, un de ces êtres rîvés à la chaîne de l'indigence par leur naissance même, un de ces êtres condamnés fatalement au travail perpétuel, qu'ils rament ou qu'ils labourent, sur l'Océan ou sur le sol, un de ces êtres qui ne se reposent et ne s'altent, comme dit Montaigne, que pour mourir, un pauvre matelot enfin se levait de temps en temps, allait à la fenêtre regarder l'état du ciel, puis revenait s'asseoir à sa place avec tous les signes du désespoir. La femme, jeune et belle encore, malgré la délétère pauvreté, promenait ses regards inquiets de son mari à son enfant, et quand ses yeux rencontraient ceux de l'homme, elle s'efforçait de sourire, comme si elle eût voulu lui dérober la souffrance qu'elle éprouvait et lui inspirer l'espérance qu'elle ne sentait pas.

— Il faut pourtant que je parte! disait le pauvre matelot, et le vent ne change pas, il fait un temps à culbuter un vaisseau-amiral.

— Attends encore, répondait la femme...

— Mais il n'y a plus de pain pour toi...

— Je n'ai pas faim, reprit-elle avec une douloureuse assurance.

— Et notre enfant?...

— Oh! il manquera moins que nous...

Et elle montra orgueilleusement, la pauvre mère, un sein que le besoin avait flétri.

L'homme n'osa plus dire alors: Et moi... Il se résigna et attendit...

En ce moment un grand coup retentit à la porte, un coup insolent comme en frappe le créancier avec le marteau du débiteur.

— Qui va là? s'écria la femme en tressaillant.

L'enfant fut réveillé en sursaut et fit entendre le gémissement de la faim.

— C'est la main du propriétaire, dit l'homme... Il n'y a que le maître qui s'annonce ainsi... Il vient nous rappeler que le terme du loyer expire dans trois jours... Et le matelot alla ouvrir.

En effet, c'était le propriétaire, un propriétaire comme il y en a malheureusement beaucoup, un de ces barons du pignon sur rue et du bien au soleil, qui ont remplacé la féodalité du fer par la féodalité de l'or et qui sont aussi impitoyables pour les pauvres qu'autrefois les nobles pour les manants. Celui qui entra était bien et dûment empaqueté d'une bonne double étoffe de laine, ayant les mains gantées de fourrures et les pieds bien sains dans des chaussures moitié cuir, moitié bois, qui tenaient du soulier pour la souplesse et du sabot contre l'humidité; maître gros et gras, réjoui de toute la peine de ses fermiers, rebondi de toute leur maigreur, ayant diné de toute leur abstinence, porteur d'un ventre qui envahissait la poitrine, comme si les boyaux ne voulaient plus laisser là de place pour le cœur, ayant des breloques d'or bien lourdes à sa montre, une tabatière d'argent toute pleine dans ses mains, du coton dans ses oreilles, le geste brusque, le nez rouge et le verbe haut, un propriétaire enfin au grand complet.

— Parbleu, leur dit-il en entrant, je viens voir si vous songez cette fois à me payer plus exactement qu'à l'ordinaire. Vous me faites toujours attendre la redevance, sous prétexte que vous en oubliez toujours la date. Cette année donc il n'y aura point de retard. Je vous préviens que votre loyer échoit après-demain: vous voilà avertis d'avance; tâchez de vous en souvenir.

— Ah! monsieur, répondit la jeune femme, nous ne pourrions vous payer au jour dit. Nous n'avons point d'argent et point d'ouvrage... Tenez, voyez quel temps il fait!

— Ça ne me regarde pas, répliqua le propriétaire.

— Mais, monsieur, ajouta timidement le matelot, donnez-nous au moins une semaine, que j'aie le temps d'aller à la pêche. Je voulais partir il y a trois jours précisément pour gagner de quoi vous payer... Mais depuis trois jours la mer n'est pas tenable et la tempête augmente d'heure en heure, voyez.

En effet la mer était si agitée qu'elle vomissait son écume jusque dans la chambre du matelot.

— Ça ne me regarde pas, dit l'imperturbable propriétaire... et comme il vit pleurer la femme, il voulut bien condescendre à leur donner les raisons de son inflexibilité: — Il fallait prendre vos précautions, ajouta-t-il paternellement, il ne fallait pas attendre la tempête... Vous êtes des fainéants ou des prodiges... Il fallait travailler quand vous le pouviez et économiser dans l'année pour me payer.

— Mais, monsieur, répondit le locataire, vous savez que nous travaillons autant que nous pouvons et nous vivons au jour le jour; que le produit des labeurs de la semaine est dévoré par les besoins de la semaine même; je revenais de la pêche dont le produit a payé mon boulanger, le jour même que je devais y retourner pour acquitter mon loyer.



— Ça ne me regarde pas!... de l'argent ou congé! s'écria le propriétaire. Et il sortit furieux, appelant ces pauvres gens des mauvais sujets, des paresseux, des ivrognes, des misérables, qui n'étaient bons qu'à manger tout, à faire des enfants comme des brutes et à mourir à l'hôpital. Et il s'en alla ainsi, hoquetant de colère, digérer son dîner en humant quelques verres de liqueur à l'estaminet voisin.

Alors ce fut dans la maison du matelot une scène de désolation qu'il faut renoncer à peindre. Le pauvre homme se leva, embrassa bravement sa femme et son enfant, et se prépara, sans plus attendre, à tenter la mer, cette mer si terrible, que la faim de sa femme et de son enfant, que le cri de ses propres entrailles n'avaient pu le forcer à braver; il allait donc y pêcher son terme, il allait jouer avec elle sa vie contre son loyer, il allait labourer l'abîme pour la moisson du maître. En vain sa femme voulait le retenir de ses deux bras... il lui répondait toujours : « Il n'y a pas de mauvais temps pour les huissiers... Qu'il pleuve, qu'il vente et qu'il tonne, l'échéance arrive et avec elle les sommations... Il faut partir!... »

Le voilà sorti... Il frappa aux portes voisines, et bientôt il eut recruté une demi-douzaine de hardis compagnons que la misère tentait comme lui, qui s'étonnèrent pourtant de son audace, mais qui suivaient l'initiative une fois prise, si périlleuse qu'elle fût, pourvu qu'elle offrit une seule chance de gain contre vingt chances de mort.

Les voilà tous embarqués dans une de ces coquilles de noix exagérées qu'on appelle bateaux-pêcheurs, que le maître leur loue pour lutter avec l'Océan, une de ces barques disjointes comme leurs maisons, et qui font eau comme celles-là font vent. Les voilà poussés par un héroïque scrupule de la conscience, ce seul bien dont les pauvres sont riches, par ce sentiment hyperbolique de la dette qui étonnera fort les banquiers faillis, par une fidélité au devoir qui fait affronter pour autrui la mort qu'on redoutait pour soi-même.

La pauvre femme était sortie aussi, et suivait des yeux cette planche qui emportait tout son bonheur. Le bateau fut bientôt loin du port. C'était à l'heure et dans la saison de ces marées équinoxiales si hautes et si menaçantes que l'Océan fait craindre la fin du monde et menace régulièrement une fois par jour d'engloutir la terre.

Les vagues se superposaient avec une violence qu'on eût prise pour de l'animosité. Elles semblaient porter en elles l'esprit de combat et s'entrechoquaient comme des troupes ennemies, jetant l'écume de leur colère les unes au-dessus des autres jusqu'au ciel. Quand elles sentirent le bateau au milieu d'elles toutes, on eût dit qu'elles oubliaient leurs querelles, et qu'elles réunissaient leurs forces pour punir la témérité de l'intrus qui les venait séparer. Alors elles le prirent en poupe, en proue, aux flancs, de toutes parts, et le vaisseau se mit à frémir sur sa quille et à craquer dans ses membrures. Le vent, comme un auxiliaire, vint en aide aux flots, et faisant sonner les cordages, il cassa le mât et emporta la voile. C'était un spectacle terrible que cette guerre des éléments contre les hommes, spectacle pour lequel plus d'une de nos petites maîtresses eût payé bien cher une loge après dîner, mais qui, heureusement, était à demi caché à la femme du matelot par un rideau de vagues épaisses qui ne lui laissaient guère que deviner le danger.

Cependant la mer grossissait de plus en plus autour du navire; elle bouillonnait comme si tous les démons de l'enfer eussent fait leur feu dessous. Certes, la chaudière des damnés ne bout pas autrement, la cuve du diable n'est pas plus agitée. Le corps des vagues s'élevait par dessus les bords du vaisseau, et leur crête laissait au front des mâts des flocons d'écume que les courants d'air emportaient avec les nuages. Enfin, une lame plus noire, plus grosse et plus rapide que toutes les autres, tomba sur le pont comme un linceul sur un cadavre, et l'on entendit peu après le cri de la mort de six hommes, au milieu

du chant de triomphe que semblaient entonner en chœur les flots et les vents.

Alors, par un de ces hasards qui feraient douter si c'est Dieu qui prononce le *quos ego*, les flots tombèrent peu à peu, comme satisfaits de cet holocauste humain, et quelque temps après la mer se balança doucement, blanche et polie comme une nappe d'argent.

Cependant la femme du pêcheur était restée longtemps sur le rivage, jusqu'à ce qu'enfin elle eût perdu des yeux la cime du vaisseau; puis elle était rentrée sans savoir, hélas! qu'il avait sombré un peu plus loin; et le cœur plein d'espérance à la vue des étoiles qui paraissaient au ciel, elle attendait le retour de son mari.

Le propriétaire attendit aussi.

Huit jours après, la maison du port portait un écriteau sur lequel on lisait ces mots : *A louer*. Un enfant sans vie, enveloppé d'une serviette, était exposé à la porte, entre un petit tas de meubles qu'on allait vendre: la mort du locataire n'avait pu donner quittance. Enfin, une folle était assise sur la jetée du port, à l'endroit même où la femme du pêcheur avait vu le navire pour la dernière fois.

Et chaque jour, à la même heure, cette même femme, seule et désolée, revenait s'asseoir à la même place, malgré la pluie et la brise qui lui cinglaient le visage, la tête découverte pour mieux regarder, fixant ses yeux pleins de larmes au fond de l'horizon, scrutant les flots qui arrivaient au rivage, cherchant enfin dans chacun de leurs sillons une image chérie qu'elle ne trouvait pas; et les vagues qui dansaient devant elle ne lui rendaient rien qu'un bruit sourd, qui semblait l'écho de ses gémissements. Puis, à la première éclaircie du ciel, elle s'en retournait solitairement à sa maison; car la maison, par une vengeance du peuple qui était bien en ce cas-là la vengeance de Dieu, n'avait été louée par personne: elle rentrait, disons-nous, et apprêtait tout pour le retour de son mari. Le pain que la charité des voisins lui donnait était servi chaque soir sur la table, la soupe était trempée pour celui qui ne la mangeait jamais, et elle attendait toujours celui qui ne devait plus revenir.

D'autres fois, quand cette nouvelle Nina était en face de la mer, s'il venait à passer un navire, alors on la voyait s'animer, ses yeux semblaient chercher son mari parmi les matelots du bord; elle étendait les bras, agitait son mouchoir, jetait sa voix au vent, et suivait le vaisseau à la course jusqu'au bassin, où il abordait. Là elle cherchait son homme parmi les matelots, prenait toujours l'un d'eux pour son mari, et l'emmenait à sa maison. On ne saurait dire l'extrême respect de ces gens de mer pour la pauvre folle, la sainte complaisance qu'ils mettaient à conserver ses illusions, à aller prendre chez elle le souper, qu'ils lui payaient.

Cependant la cour étant venue se baigner à Ostende, on trouva scandaleuse la conduite d'une femme qui prenait tous les jours un mari vivant pour lui tenir lieu d'un mort, et la folle fut enfermée: elle faillit mourir d'une fièvre chaude dans sa prison.

Puis, la cour partie, la folle fut relâchée; et le premier jour de sa délivrance, le premier usage qu'elle fit de sa liberté, fut d'aller s'établir sur la jetée du port, à sa place ordinaire, et de regarder toujours du côté de l'océan. C'était le soir, la mer était grosse, les nuages menaçants comme le jour de son veuvage... Bientôt elle aperçut un vaisseau à l'ancre dans la direction même où elle avait cessé de voir celui qui jadis portait son époux.... Alors l'hallucination qu'elle éprouvait en face d'un pareil spectacle la saisit plus fortement que jamais... La similitude du péril aggravait encore son illusion chronique. Ses yeux se dilatèrent, sa bouche devint béante, ses mains se jetèrent en avant; mais comme le vaisseau était à l'ancre et immobile, et qu'il ne venait point à elle, une crise extrême agita toute cette femme. Elle crut entendre une voix qui l'appelait, voir un spectre qui lui tendait les bras, et elle voulut aller à lui... Alors elle jeta un grand cri







grave, sévère, jadis peut-être puissante et mélodieuse, prononça quelques paroles lentement accentuées, puis on entendit le bruit d'un pas fiévreux et saccadé. Au milieu d'une orgie, cet homme semblait chercher un auditeur complaisant pour en faire le confident de ses douleurs. Il racontait la perfidie d'une femme, d'une épouse qui avait menti aux serments les plus sacrés; il parlait d'un cœur brisé, d'une maison désolée; mais ses plaintes furent couvertes par des cris, des rires et des sanglots, qui s'élevèrent à l'unisson dans un infernal *crescendo*, pour s'affaiblir insensiblement au point de se confondre avec le vent qui gémissait parmi les pins des trois collines.

En levant les yeux, l'étrangère rencontra ceux de la vieille femme.

— C'est vrai, se dit la dame comme parlant à elle-même, la joie cache la douleur.

— En veux-tu savoir davantage? lui demanda la vieille.

— Il est une voix surtout que je voudrais encore entendre, répondit-elle.

— Alors place-toi sous ce manteau, car l'heure s'avance.

Le jour éclairait encore le sommet des collines, mais une ombre épaisse couvrait le vallon, s'élevant lentement, comme si c'eût été le séjour d'où les ténèbres allaient s'épandre sur le monde.

La repoussante vieille recommença pour la troisième fois son incantation. Après un long et solennel silence, le tintement d'une cloche lointaine se fit entendre dans l'air; bientôt il devint plus distinct et plus triste, c'était un glas funèbre qui semblait sortir de quelque vieille tour au manteau de lierre, portant au loin des nouvelles de mort, à la chaumière comme au château, au voyageur solitaire comme aux joyeuses assemblées, pour que chacun fit un retour sur la destinée qui l'attendait. Puis on entendit un pas lourd et cadencé, s'avancant avec la lenteur de ceux qui portent les cercueils d'enfants. Devant eux marchait le prêtre, récitant les prières d'un ton monotone, tandis que le vent agitait les feuillettes de son livre. Et, bien que seul, il parlait à haute voix: on entendait des malédictions et des anathèmes prononcés par des voix d'hommes et de femmes contre la fille qui avait brisé le cœur de ses vieux parents, contre la femme qui avait trahi la confiance et l'amour de son époux, contre la mère dénaturée qui avait laissé mourir son enfant!

Le funèbre cortège s'évanouit comme une vapeur légère, et le vent qui venait d'agiter les draperies blanches de la bière expira sur la cime des pins. La vieille poussa légèrement la femme agenouillée, mais l'étrangère ne releva pas la tête.

N. HAWTHORNE.

## LES CHARLATANTS

Les fêtes des environs de Paris reviennent avec l'innombrable famille des saltimbanques et des charlatans. Ce n'est pas un médiocre sujet de méditation que les moyens naïfs par lesquels ces derniers exploitent la crédulité publique.

Le toupet des montreurs de sonnambules surtout est merveilleux. Quelle mise en scène pleine de simplicité! Une femme est assise sur le siège d'une voiture bariolée et a les yeux fermés. — « Vous voyez qu'elle dort », dit l'impresario, et personne ne semble douter un moment, comme si on ne pouvait abaisser ses paupières en restant éveillé.

— Connaissez-vous monsieur? continue le prestidigitateur en montrant une personne quelconque de la société.

— Parfaitement, répond le sujet.

Et la personne désignée est déjà un peu inquiète de cette connaissance inattendue.

— Que porte monsieur sur la tête?

— Un chapeau.

— Et aux pieds?

— Des souliers.

— A-t-il quelquefois quitté son domicile?

— Souvent.

— Vous voyez, messieurs, — et, s'adressant à sa victime: — Est-ce exact?

Et la victime hoche la tête en signe d'assentiment, et l'auditoire n'éclate pas de rire, comme s'il était besoin de seconde vue pour deviner qu'on ne vient pas nu-tête et nu-pied à la fête de Neuilly, ni sans sortir de chez soi.

La preuve est faite, et, pour en savoir « plus long encore », une partie des spectateurs fait queue devant la petite porte qui mène au cabinet de la sonnambule, dans le fond de la voiture bariolée.

— Des bêtises tout ça, dit un esprit fort à côté de moi. Ils ont un vocabulaire convenu et un alphabet mystérieux par lequel les demandes imposent les réponses et les dictent.

— Mais non, cher monsieur. C'est bien plus simple que cela.

A deux pas de ces sonnambules est une femme colosse. Elle pèse trois cents et n'a que dix-sept ans. Pour le prouver elle montre un acte de naissance soigneusement encadré, et tout le monde sort convaincu. — Comme s'il était sûr que cet acte de naissance fût le sien et comme si tous les jours il n'y avait pas des gens ayant aussi un acte de naissance et atteignant l'âge indiqué sur celui-là!

J'en passe, et des meilleures, et je constate que les plus grossières de ces choses mystifiantes sont celles qui réussissent le plus sûrement.

G. B. F.

## LE CHAPITRE DES CHAPEAUX

En ce moment où l'élément étranger domine sur toute la ligne, où les costumes, les modes les plus diverses se croisent sur les boulevards, il est une chose qui frappe l'œil et à laquelle on reconnaît immédiatement la femme étrangère: cette chose, c'est le chapeau.

Le chapeau est une marque de nationalité infailible.

On sait que la fabrication de cet *article* constitue une industrie éminemment parisienne, et que ce complément indispensable de la toilette féminine, destiné à faire valoir la beauté et la grâce, n'acquiert réellement son cachet inimitable d'élégance et de distinction qu'à la condition d'avoir été chiffonné à Paris.

Et encore faut-il que ce petit chef-d'œuvre de tulle, de fleurs, de rubans, de plumes ou de dentelles sorte d'une bonne maison consacrée sur la place, pour obtenir la haute sanction de la Mode!

Maintenant, soyez bien persuadées de ceci, mesdames: c'est que la mode n'innove rien. Elle tourne en rond comme les chevaux du cirque. Ce qu'on porte aujourd'hui se portait il y a dix, quinze, vingt ou trente ans, et cela se portera encore d'ici à quelques années.

Après avoir porté des fleurs sur leurs chapeaux, les dames sont arrivées aux fruits.

Pendant les dernières années qui précédèrent la Révolution, les femmes avaient abandonné les coiffures en cheveux pour prendre les chapeaux.

En 1781, la mode des chapeaux de paille étant venue d'Italie, toutes les dames voulurent en porter, et le bonnet fut abandonné aux femmes du peuple. Mais que de formes diverses, que d'ornements variés, souvent excentriques, sur les nouveaux chapeaux! Tantôt c'était un fond vertical comme nos tuyaux de poêle, et perdu dans les flots de rubans; tantôt une passe énorme roulée en entonnoir et surchargée de plumes et de fleurs. Dans le court espace de deux années, les chapeaux changèrent dix-sept fois de forme...



Aux chapeaux de paille succédèrent les petits chapeaux de soie, coquettement inclinés sur un côté de la tête. Cette forme décente et modeste ne dura pas longtemps, et les femmes, toujours avides de nouveauté, se mirent à porter des chapeaux de dimensions énormes.

C'est de cette époque que date le fameux chapeau à la *Belle-Poule*, coiffure gigantesque qui représentait un vaisseau de guerre avec tous ses agrès et appareils, et même ses canons en batterie. Toujours de la même époque datent les chapeaux en trophées militaires, avec des cymbales, des étendards, etc.

Le Directoire renchérit encore sur les excentricités des chapeaux du règne de Louis XVI. Les *Merveilleuses* adoptèrent et délaissèrent tour à tour le chapeau à la *Fanchon*, à la *Primerose*, le chapeau *Turban*, le chapeau rond à l'*Anglaise*, le chapeau à la *Glaneuse*, le *Spencer*, le *Castor*, le chapeau à *Damier*, à la *Lisbeth*, etc. Puis revint le chapeau de paille, et tant d'autres qu'il devient impossible d'énumérer.

Sous l'Empire, sous la Restauration, sous Louis-Philippe, les chapeaux de femme ne furent guère qu'un prétexte à combiner, à entremêler, à enlancer le velours, la soie, les fleurs, les rubans, les dentelles, selon le goût et le caprice des marchandes de modes, intéressées naturellement à changer le plus souvent possible la forme et les accessoires de la coiffure dont elles ont le monopole.

Plus tard enfin, quand les chignons sont devenus énormes, les chapeaux, par contre, sont devenus microscopiques. Les dames se contentaient, en fait de chapeau, d'une sorte de petit disque circulaire, d'une espèce de soucoupe posée sur l'occiput, retenue par des brides et flanquée d'un bouquet.

Aujourd'hui, la fantaisie la plus large préside à la coiffure des femmes. Les formes des chapeaux modernes sont innombrables. Au résumé, chacune porte le genre qui lui plaît, sans qu'il y ait de règles précises pour la mode du jour.

Balzac avait déjà dit : « La femme comme il faut porte son chapeau à sa figure, le pose comme elle l'entend, et a toujours bon air. »

Jadis, en province, il n'y avait que les dames de la société qui portaient chapeau. Une femme à chapeau, cela voulait dire une femme du monde.

Une ouvrière portant chapeau, dans les départements, eût provoqué une explosion d'indignation par toute la ville. C'eût été un véritable scandale. L'ouvrière, comme la domestique, était vouée au bonnet à rubans.

Autre temps, autres mœurs. Aujourd'hui, la femme du peuple porte chapeau en province comme à Paris. La mode a franchi fraternellement la ligne de démarcation qui séparait les deux classes.

E. F.

## REVUE DES MAGASINS

Une des qualités les plus précieuses de la *ceinture Régente*, c'est qu'elle prend bien la taille, qui se trouve comprimée, rectifiée même, sans aucune pression gênante. C'est que ce type exceptionnel a été créé dans un but hygiénique, et ce but, Mmes de VERTUS sœurs l'ont merveilleusement atteint, puisque c'est le seul corset recommandé par la docte Faculté.

La *ceinture Régente*, avec son système de balcinage perfectionné, sert de principe absolu à tous les autres modèles qui se font rue Auber, 12. La forme *Marie-Antoinette*, par exemple, qui allonge si bien la taille et lui donne une sveltesse particulière, est taillée sur le patron de la *ceinture Régente*, qu'il dépasse pourtant en longueur. Une large courroie en termine le bas et comprime à volonté le buste et les hanches.

La gentille housse de corset imaginée par Mmes de Vertus sœurs est le modèle des corsages de dessous; taillée exactement sur le corset qu'elle est chargée de recouvrir, elle ne grossit nullement, ne faisant pas un pli. On la boutonne sous la dentelle qui en orne le haut. Ajoutons que cette housse

est en batiste ou percale et sans épaulette, ce qui laisse une grande liberté de mouvements aux bras.

C'est en commandant le corset qu'il faut demander la housse, les mesures de l'un (prises sur la personne habillée) servant pour l'autre.

## SPÉCIALITÉS

Soigner sa chevelure, c'est obéir à la fois aux préceptes de l'élégance et de l'hygiène.

La maison *Boissy* l'a compris, elle a fait des études sérieuses et intelligentes en conséquence et est arrivée à créer des produits perfectionnés dont nous ne saurions trop recommander l'usage et qu'il importe de ne pas confondre avec d'autres produits.

L'*Eau Boissy* se divise ainsi :

Flacon jaune : destruction des pellicules, arrêt de la chute des cheveux, reconstitution du tube capillaire, pousse immédiate des jeunes cheveux.

Flacon rose : recoloration de la chevelure, sans l'introduction d'aucune teinture. Liquide fortifiant d'une rare valeur.

L'*Eau Boissy* comble une lacune tellement importante qu'il est inutile d'insister. On la trouve à Paris dans la maison PINAUD (boulevard Poissonnière, 12). Prix : flacon jaune, 3 francs; flacon rose, 5 francs. Expédition en tous pays.

M. D'A

Nous croyons devoir prévenir nos Abonnées qu'il nous est absolument impossible de donner suite aux demandes de patrons (coupés, épinglés ou montés) qui ne sont pas accompagnés du montant indiqué par notre tarif. Il nous est également impossible d'expédier contre remboursement. Nous prions donc nos Abonnées, si elles veulent que leurs ordres soient exécutés, de toujours joindre le montant des patrons demandés en timbres-poste ou en un mandat.

AD. G. ET FILS.

## PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre *Panorama des modes* est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre *Panorama des modes de printemps et d'été*, et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est maintenant à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de *Prime* presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de quatorze toilettes absolument inédites, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Pour que notre *Prime* leur soit adressée dès son apparition, sans retard et franco, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD et FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

ROUVENAT (\*) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.

Paris, 6, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants